

ZADI
JEAN-PASCAL

JEAN-PASCAL
ZADI

PROSPER

UN FILM DE
YOHANN GLOAGUEN

**CINDY
BRUNA**

**MAKITA
SAMBA**

**MAMADOU
MINTÉ**

**RALPH
AMOUSSOU**

**JEAN-CLAUDE
MUAKA**

**SALIMATA
KAMATE**



Durée : 94 min – Format : 1.85 – Son : Numérique 5.1

AU CINÉMA LE 26 MARS

DISTRIBUTION
O'BROTHER DISTRIBUTION
68 Rue de la Croix de Pierre –
1060 Saint-Gilles
info@obrother.be



RELATION PRESSE
Valérie Depreeuw
valerie.depreeuw@telenet.be
+32 (0) 479 21 87 41

Matériel presse téléchargeable sur www.obrother.be

SYNOPSIS

Prosper, chauffeur Uber à côté de ses pompes, prend comme passager un homme mourant qui vient de se faire tirer dessus. Paniqué, Prosper se débarrasse du cadavre tout en lui volant sa paire de bottines en croco. En les portant, Prosper se retrouve habité par l'esprit de l'homme assassiné : King - un gangster respecté et craint de tous. Partagé entre ces deux personnalités que tout oppose, Prosper et King, unis dans un seul corps, enquêtent pour démasquer l'assassin de King.



ENTRETIEN AVEC YOHANN GLOAGUEN

Comment est né ce projet ?

Thierry Lounas, qui avait produit mon dernier court-métrage, m'a parlé d'un scénario de Dominique Baumard qui retraçait une histoire de chaussures magiques dans le milieu des sapeurs à Paris. Il y avait dans ce script quelque chose de très original mais j'aimais surtout le fait qu'il parle de la confiance en soi, un thème qui me touche et que je n'aurais pas pensé aborder dans l'univers de la sape. N'étant ni sapeur, ni congolais, je ne me sentais pas légitime pour m'attaquer à un tel sujet. Pour me l'approprier totalement, j'avais d'abord besoin de réaliser un travail d'immersion.

Comment s'est passé ce travail d'immersion ?

En novembre 2019, je me suis rendu dans les quartiers de Château rouge et Château d'eau, à Paris, où j'ai rencontré des sapeurs, notamment Le Bachelor, Monsieur Robby et Arlene Peleka qui jouent dans le film. J'ai beaucoup appris à leurs côtés. La Société des Ambianceurs et des Personnes Élégantes, plus connue sous son acronyme de SAPE, est un mouvement d'élégance vestimentaire, unique en son genre, qui mélange mode, culture et résistance sociale. La Sape est née à l'époque coloniale des années 1920, d'abord à Brazzaville, puis à Léopoldville, devenue Kinshasa par la suite, lorsque des jeunes congolais ont commencé à adopter et à réinterpréter les habits des colons. Ce mouvement n'était pas simplement une

question de mode, mais aussi une façon de revendiquer une certaine dignité sociale et de contester la domination coloniale. « Sortir ses griffes » est une expression courante de la sape. Il s'agit donc aussi d'une forme d'insoumission. La Sape est plus qu'une façon de s'habiller : c'est une philosophie, une manière de vivre et de se présenter au monde. Durant la période des indépendances, dans le courant des années 1950-1960, le mouvement connaît une grande ascension. À partir des années 1970, il est devenu un symbole de résistance de la dictature. Les sapeurs avec leurs vêtements de marques étrangères refusaient de se conformer à la doctrine de « l'abacost » (« à bas le costume ») imposé par Mobutu jusqu'en 1990, le costume et la cravate étaient interdits, considérés comme des symboles de soumission aux codes culturels coloniaux. Dans les années 80, le mouvement se développe en Belgique, en France et plus précisément à Paris, capitale de la mode. Par leur élégance, les couleurs voyantes, les dépenses somptuaires de leurs costumes, les sapeurs s'affichent dans l'espace public. Si le lieu de naissance de la sape suscite toujours des débats entre Brazzaville et Kinshasa, c'est bien un phénomène urbain multifacette : culturel, politique et social. La sape transcende la détermination sociale en bousculant les représentations, elle est synonyme de liberté. L'histoire des sapeurs n'est pas le sujet principal du film mais il était important que je m'imprègne de cet univers et que je l'explique, au détour d'une scène - celle de la discothèque, au début - pour planter le décor.



Jean-Pascal Zadi s'est-il immédiatement imposé dans le rôle de Prosper ?

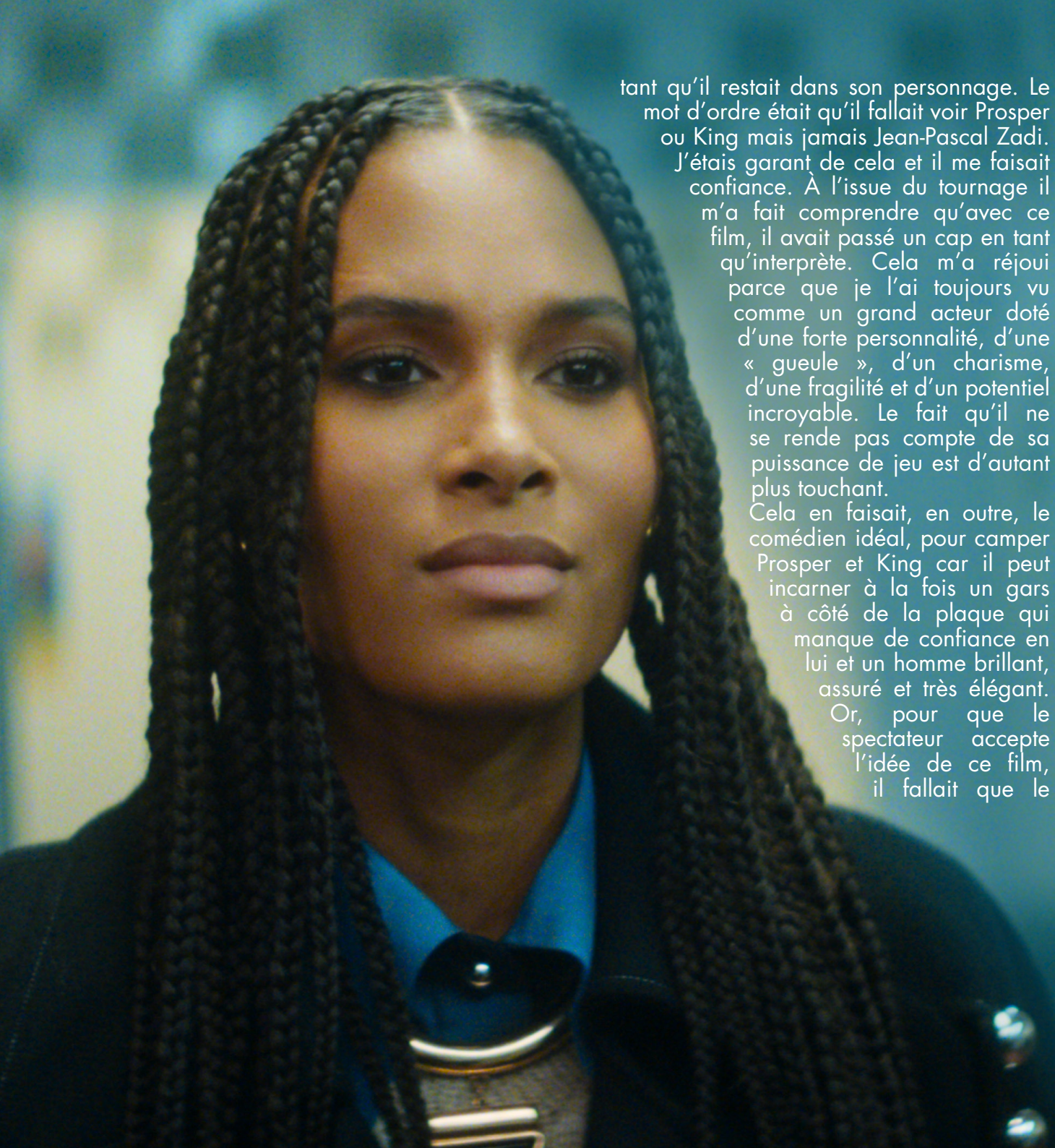
Le film retraçant la trajectoire d'un loser qui devient non pas magnifique mais lui-même (ce qui est déjà exceptionnel), nous cherchions le bon ton, entre polar et comédie, et son nom nous est immédiatement apparu. Lorsque j'ai rencontré Jean-Pascal, en novembre 2020, il n'avait pas encore lu le scénario mais l'idée l'intriguait. Notre conversation, très fluide, a duré deux heures et il m'a fait comprendre très élégamment que *Prosper* était le genre de film qu'il attendait. Donc avant même de lire le scénario, il m'annonçait qu'il acceptait ma proposition et quelques jours après la lecture, il me confirmait cette bonne nouvelle. J'ai adoré cette démarche car c'était mon premier film, il y avait une prise de risque évidente, et le fait qu'il y croit immédiatement m'a donné confiance. Le César du meilleur espoir qu'il a décroché en février 2021 pour *Tout simplement noir* n'y a rien changé : les financements de mon film avaient beau traîner, il ne m'a jamais lâché.

Avez-vous retravaillé le scénario en fonction de sa personnalité ?

La structure n'a pas bougé mais il a orienté le ton et les situations car Jean-Pascal Zadi a un génie comique qui n'appartient qu'à lui. Dès les premières lectures, j'ai senti que le film prendrait une autre dimension avec lui.

Nous avons multiplié les séances de travail où je lui demandais d'improviser pour réécrire certaines scènes et, sur le plateau, j'ai réalisé que s'il était un improvisateur de génie, il était aussi capable de sortir son texte au cordeau. Je le laissais proposer autant de choses qu'il voulait





tant qu'il restait dans son personnage. Le mot d'ordre était qu'il fallait voir Prosper ou King mais jamais Jean-Pascal Zadi.

J'étais garant de cela et il me faisait confiance. À l'issue du tournage il m'a fait comprendre qu'avec ce film, il avait passé un cap en tant qu'interprète. Cela m'a réjoui parce que je l'ai toujours vu comme un grand acteur doté d'une forte personnalité, d'une « gueule », d'un charisme, d'une fragilité et d'un potentiel incroyable. Le fait qu'il ne se rende pas compte de sa puissance de jeu est d'autant plus touchant.

Cela en faisait, en outre, le comédien idéal, pour camper Prosper et King car il peut incarner à la fois un gars à côté de la plaque qui manque de confiance en lui et un homme brillant, assuré et très élégant.

Or, pour que le spectateur accepte l'idée de ce film, il fallait que le

personnage, au-delà d'être drôle et/ou charismatique, soit touchant pour que tout le monde puisse se retrouver en lui.

D'une manière générale, quels étaient les pièges à éviter ?

Dès le début du projet, je voulais échapper à tout aspect folklorique ou caricatural. Entre l'ouverture du film qui se passe au Congo, les sapeurs, l'Afrique à Paris, je craignais que mon regard sur tout cet univers ne soit pas tout à fait juste, vis-à-vis de la communauté africaine notamment. Jean-Pascal Zadi et moi en avons beaucoup parlé et je crois qu'on y a échappé. Mais d'une manière générale, je souhaitais que le film soit ancré dans le réel - notamment le monde des sapeurs. Pour que les spectateurs croient à tous les personnages et au pouvoir de ces chaussures, c'était essentiel.

Comment Cindy Bruna s'est-elle imposée dans le rôle d'Anissa ?

J'ai eu beaucoup de mal à imaginer une actrice pour camper ce personnage, jusqu'à ce que je tombe sur une interview de Cindy Bruna, à l'occasion de la sortie de son livre. En m'intéressant à son profil, j'ai vu qu'elle avait des origines congolaises et pour moi, c'était essentiel que King et Anissa soient campés par des acteurs issus de ce pays. Elle n'avait pas encore tourné de film mais elle avait un agent. Quand j'en ai parlé à Jean-Pascal - je lui faisais part de toutes mes idées de casting car son avis artistique m'importait -, cela lui plaisait beaucoup. Lors des premiers essais, j'ai vu qu'elle avait une présence très forte et la complicité avec Jean-Pascal a été immédiate.

C'est très agréable de travailler avec Cindy,

elle est brillante, très investie, perfectionniste et toujours juste dans son jeu. C'est vraiment une belle rencontre.

Et comment les autres acteurs sont-ils arrivés sur le projet ?

J'ai longtemps cherché pour que chaque comédien devienne une évidence dans le rôle. Je peinais à trouver mon King mais lorsque j'ai vu *Les Olympiades*, de Jacques Audiard, j'ai envoyé un message à Makita Samba et nous sommes rencontrés. Quand je lui ai parlé du sujet de Prosper, il a eu besoin de sentir légitime pour incarner King. On s'est revu plusieurs fois, on a beaucoup discuté, je lui ai présenté des sapeurs, et j'ai fini par lui faire passer des essais où il s'est amusé. Ça me plaisait que ce comédien de théâtre accepte le rôle car je voulais rallier des acteurs issus d'univers différents.

Pour le personnage d'Alpha, je voulais absolument rencontrer Mamadou Minté, j'adorais ce qu'il dégageait et il me paraissait idéal pour ancrer le film dans une réalité comme celle du quartier de Château rouge ou Barbès. Lui aussi vient du cinéma d'auteur puisqu'il a joué dans *Un prophète*, du même Audiard ou *Les derniers parisiens*, de Hamé Bourokba et Ekoué Labitey.

Or placer Makita ou Mamadou face à un Zadi me semblait être intéressant.

Salimata Kamate, c'est Jean-Pascal qui m'a soumis l'idée car elle représente pour lui sa maman de cinéma et dès les essais, elle s'est effectivement imposée.

Pour le duo Trésor et Aristote, Jean-Pascal m'a parlé de Jean-Claude Muaka que j'ai aimé instantanément, puis j'ai pensé à Ralph Amoussou qui sortait du tournage des *Trois mousquetaires* de Martin Bourboulon et qui est immédiatement



devenu complice avec Jean-Claude. J'avais pensé le duo comme un personnage à deux têtes, un peu à la manière de John Travolta et Samuel L. Jackson dans *Pulp Fiction*.

Guillaume Duhesme et Jessy Salomé Ugolin se sont imposés naturellement pour les rôles de Boris et Malia. Je les avais remarqués depuis quelques temps, j'ai senti que c'était le moment de les contacter. Ils sont été parfaits tous les deux.

Denis Mpunga, qui joue Mbilla, le tailleur, est un grand comédien de théâtre qui a aussi fait beaucoup de cinéma. Je suis très heureux d'avoir pu travailler avec lui. Il est incroyable, c'est la première fois que je n'ai pas eu à diriger un acteur, il fait tout bien, tout de suite.

Et puis, pour toutes les raisons évoquées plus tôt, je tenais aussi à intégrer de vrais sapeurs au casting.

Comment classeriez-vous ce film ?

Si l'on peut le taxer d'inclassable, cela me va très bien. Mais s'il fallait le définir, je dirais que c'est une comédie fantastique.

J'avais en tête quelques références comme *The Mask* avec Jim Carrey mais, malgré tout le respect que je porte à cette œuvre, je ne voulais pas mettre en scène un film aussi outrancier. Et dans ce souci de rendre les choses crédibles, j'ai pensé à *Uncut Gems*, des frères Safdie, car le fait qu'il soit très ancré dans le quartier juif new-yorkais nous permettait de croire le personnage d'Adam Sandler.

Me situant entre la comédie, le fantastique et le polar, trouver le bon ton était une petite inquiétude mais sachant que le mélange des genres était aussi la force du film, j'étais serein pour avancer.

Quelles étaient vos exigences pour l'image ?

Avec mon chef opérateur, Thomas Brémond, nous nous sommes longtemps interrogés sur le format et les optiques, de manière à ancrer le film dans le réel et à se placer au plus près des personnages et des costumes. Je cherchais aussi une intemporalité dans l'image. Le format scope n'était pas la meilleure option pour tout cela mais comme j'aimais la profondeur de l'anamorphique tout en voulant faire un film de portraits, nous avons tourné au format 1,85:1 avec une ancienne série d'optiques anamorphiques Technovision que Panavision venait d'adapter aux capteurs grands formats. Nous sommes les premiers à les utiliser de cette manière, je remercie Panavision de nous avoir donné l'opportunité de tourner avec cette série d'optiques éprouvée sur des films comme *Apocalypse now*, *Nikita* ou *Le dernier empereur*. Cela offre un rendu cinématographique qui correspond à mes attentes, notamment avec ce look intemporel qui me plaît beaucoup.

Les photos de Francis Wolff et Reid Miles pour les vinyles de Blue Note ont aussi été une source d'inspiration.

Le travail sur les effets spéciaux a-t-il été important ?

Pas tant que ça. Il y a un petit effet sur les chaussures que je voulais léger mais qui était nécessaire pour souligner la transformation. Aussi nous nous sommes inspirés des premières séquences du film *Le scaphandre et le papillon* de Julian Schnabel pour amener de l'étrangeté dans la transformation avec l'utilisation d'une optique à décentrement. Et il y a eu ensuite un gros travail sur le son.



A group of men in suits and hats, likely at a social event or party. The man in the foreground is wearing a dark suit, a patterned tie, and a bright pink hat with a white band. He is looking towards the right. Other men in the background are wearing various styles of hats, including fedoras and bowlers, and suits. The lighting is warm and the atmosphere appears to be festive.

Le montage a-t-il été particulièrement délicat ?

Oui. C'est la fameuse troisième écriture et il fallait encore une fois trouver la bonne tonalité. À un moment, on s'est rendu compte qu'on glissait un peu trop vers l'histoire de King et cela donnait une couleur plus sombre au film et ce n'était pas fluide. En rebattant les cartes, et en assumant l'idée de faire une vraie comédie, on a compris qu'il fallait suivre la trajectoire de Prosper pour trouver le bon ton. Tout est alors devenu évident.

Et pour la musique, quelles étaient vos aspirations ?

Avec le compositeur John Kaced, on voulait qu'elle nous aide à passer de l'univers de Prosper à celui de King et à rentrer immédiatement dans chaque monde. Pour *Prosper*, nous avons comme référence des titres des années 70 ou 80 comme le sifflement de la musique du film *Coup de tête* de Jean-Jacques Annaud, ou ceux que l'on entend dans les compositions de Vladimir Cosma dans *Le grand blond avec une chaussure noire* et *Les compères*. L'utilisation du sifflement avec des instruments un peu rétro et le style harmonique du thème de Prosper s'inscrivent naturellement dans les goûts musicaux très prononcés du personnage pour la chanson française des années 80. Je tenais aussi beaucoup au groupe Niagara et à leur chanson « Tchiki boum » pour introduire et conclure le film. Cette chanson colle parfaitement à l'univers de Prosper, elle donne le ton dès le début. Pour les musiques concernant l'intrigue, King et la magie, c'est un mix entre John Carpenter et Fela Cuti. La tension c'est John Carpenter, avec la répétition d'une note qui sert de base à la construction des morceaux.

Et Fela Kuti pour l'instrumentarium (percussions, shakers, marimba, flûte) qui ramène le côté vaudou sur les transformations et la magie des chaussures. C'était un parti pris qui exigeait de pousser les curseurs mais encore une fois, je voulais faire une vraie proposition et assumer le mélange des genres.

ENTRETIEN AVEC JEAN-PASCAL ZADI

Qu'est-ce qui vous a attiré dans ce projet ?

Le mélange des genres. J'aimais que le scénario mêle le thriller, le fantastique et la comédie, dans un monde rarement représenté au cinéma : celui des sapeurs des quartiers de Strasbourg Saint-Denis ou de Château rouge. Tous ces éléments m'intéressaient beaucoup car ils m'offraient l'opportunité d'explorer plein de sentiers où je n'étais pas encore allé en tant qu'acteur.

Avez-vous mis votre patte au scénario ?

J'ai un peu aidé Yohann à réécrire certaines scènes pour m'approprier davantage cette histoire et réadapté certaines répliques pour me les mettre facilement en bouche. Ajouter des dialogues en lingala me semblait par exemple essentiel pour montrer que dans Paris, on parle plusieurs langues et que toutes cohabitent très bien dans certains quartiers. C'était une façon vivante de montrer la pluralité de la culture française.

Avez-vous appréhendé Prosper et King comme deux rôles parfaitement distincts ?

À la lecture du scénario, j'y ai vu l'occasion d'interpréter deux protagonistes dans un même film, oui. D'un côté, je devais incarner King, un

gars assuré, un peu sapeur, un peu gangster et de l'autre, il me fallait camper Prosper, un loser plus facile à jouer pour moi parce que je me suis tout de suite senti plus proche de lui (rires). Quand je jouais Prosper, j'étais donc le plus naturel possible et quand j'incarnais King, je me permettais tout ce dont je rêve mais que je n'ose pas faire au quotidien : être fier, éloquent, bomber le torse et me la raconter.

Mais sur le plateau, en donnant vie à ces personnages, j'ai réalisé qu'ils représentaient chacun une partie de moi. Et je dirais même plus : ce sont les deux facettes de chaque être humain. Tout le monde manque un jour de confiance, peut être amené à se dire que ses rêves sont trop grands pour lui ou tout simplement à faire part d'humilité, mais chacun est aussi un jour tenté de montrer une certaine arrogance par rapport à une réussite. D'ailleurs, c'était très agréable de pouvoir laisser sortir cette part de moi dans le jeu car, en société, on est plus souvent amené à la masquer. En cela, King et Prosper ont beau être très différents, ils sont un peu la même personne finalement.

Le travail sur la voix a-t-il été une part importante du travail ?

J'ai mis un peu de temps à trouver le timbre de King mais c'était essentiel qu'il ait une voix différente de celle de Prosper alors j'ai assuré l'interprétation et Yohann, ensuite, a rajouté un petit effet au montage.





Est-ce que vous aviez une façon différente de donner la réplique selon que vous étiez King ou Prosper ?

Absolument. Lorsque j'étais en King, j'avais tendance à dominer mon partenaire pour prendre le dessus et quand j'étais en Prosper, je me mettais dans la position d'un homme qui se faisait marcher sur les pieds. Cela modifiait ma façon d'écouter, de regarder et de répondre à mon partenaire. Face à Cindy Bruna, par exemple, quand j'étais en Prosper je subissais sa beauté et sa personnalité et dans la peau de King, je me transformais en mâle alpha toxique.

Quelle partenaire est Cindy Bruna ?

Elle est géniale. Quand elle est arrivée sur ce projet, elle n'avait pas encore joué la comédie mais comme elle a longtemps été mannequin aux États-Unis, elle avait une manière très américaine de travailler. Elle est donc arrivée sur le plateau très préparée et s'est montrée immédiatement très professionnelle. Étant un acteur instinctif - avec une manière différente d'aborder ce métier - j'étais admiratif de ce qu'elle faisait. C'est une actrice à la fois passionnée et carrée.

Comment Yohann Gloaguen vous dirigeait-il ?

C'est un réalisateur qui sait ce qu'il veut mais sur le plateau, il me laissait tenter beaucoup de choses avant d'apporter ses corrections. Cela me donnait l'impression d'être très libre, et pourtant il me manipulait pour arriver ses fins. Nous avons eu du mal, au début à trouver le personnage de King, mais à force de discuter et d'essayer différentes versions, on a fini par y arriver.

Comment viviez-vous cette aventure ?

J'avais conscience que c'était une chance, pour moi, qu'un cinéaste me demande de montrer une facette de ma personnalité que je n'utilise pas beaucoup dans le jeu. Même si j'ai toujours mis de l'intime dans mes personnages et que je ne me suis jamais caché derrière eux, je révélais un nouveau visage et me mettais plus à nu. Au-delà de jouer deux rôles, c'était une opportunité de dépasser mes appréhensions, d'oser me dévoiler et de m'ouvrir de nouvelles portes.

Quelle fut votre réaction en découvrant le film ?

J'étais super content car Yohann a su éviter tous les pièges dans lesquels on aurait pu tomber comme la caricature de la sape et de ce monde dans Paris. J'avais bien plus peur de cela que du fait que la magie des chaussures ne fonctionne pas. Et si le film est aussi réussi, c'est parce qu'il respecte tous ses personnages. Aucun d'eux n'est totalement idiot, chacun a sa part d'intelligence et surprend à un moment.

Comment aimeriez-vous que le public reçoive ce film ?

Je serais ravi qu'il le savoure comme une comédie, un divertissement mais qu'il voit aussi dans cette histoire une occasion de connaître des acteurs d'autres univers que le mien ou des figures très connues du monde de la sape et une façon de découvrir une partie méconnue de la culture française. Le coup de projecteur mis sur cette communauté congolaise de sapeurs à Paris est un des aspects qui m'intéresse le plus dans ce film car si j'ai baigné dans cette culture à travers des longs-métrages comme *Black mic-mac*, de Thomas Gilou, ou *La vie est belle*, de Benoît Lamy et Ngangura Mweze, l'ouvrir à un public plus large me plaît beaucoup.







LISTE ARTISTIQUE

- | | |
|--------------------------|-----------------|
| Jean-Pascal Zadi | Prosper |
| Cindy Bruna | Anissa |
| Makita Samba | King |
| Mamadou Minté | Alpha |
| Ralph Amoussou | Aristote |
| Jean-Claude Muaka | Trésor |
| Salimata Kamate | Mère de Prosper |

LISTE TECHNIQUE

RÉALISATION YOHANN GLOAGUEN

SCÉNARIO DOMINIQUE BAUMARD

IDÉE ORIGINALE THIERRY LOUNAS

AVEC LA COLLABORATION DE YOHANN GLOAGUEN

LÉO NOËL

IMAGE THOMAS BRÉMOND

MUSIQUE ORIGINALE JOHN KACED

MONTAGE ANN-SOPHIE WIEDER

SON MAXIME BERLAND

FABIEN BEILLEVAIRE

GEOFFREY PERRIER

JULES JASKO

COSTUMES DAVID ROSSINI

DÉCORS SOPHIE GUICHARD

UNE PRODUCTION CAPRICCI PRODUCTION

DOUZE DOIGTS PRODUCTIONS

EN COPRODUCTION AVEC FRANCE 2 CINEMA

WILD WEST

PRODUCTION EXECUTIVE BOBI LUX

AVEC LE SOUTIEN DE CANAL+

OCS

FRANCE TELEVISIONS,

LA REGION ILE-DE-FRANCE

LA REGION NOUVELLE-AQUITAINE

DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE

PROCIREP

SOFITVCINE 11

CINEVENTURE 9

LE PACTE

DISTRIBUTION
VENTES INTERNATIONALES

LE PACTE

